
L'interdit sexuel et son infraction

Mise en scène de la sexualité ignominieuse au sein de la société sénégalaise dans *Fatawasel* d'Élisabeth Faye Ngom

Bernard Faye

Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

RÉSUMÉ

Cet article pose la problématique de la sexualité des jeunes filles souvent victimes de la roublardise des hommes dans la société sénégalaise. Dans ce milieu, les pratiques sexuelles sont encore des sujets tabous et les personnes sont très attachées aux valeurs morales à cause du poids de la tradition et de la religion. Malgré cet état de fait, la sexualité y est exprimée, parfois, indignement. C'est cette face hideuse et cachée de la sexualité au sein de la société sénégalaise qu'Élisabeth Faye Ngom divulgue dans son premier roman, *Fatawasel*. En s'appuyant sur cette œuvre, notre étude montre comment la transgression de l'interdit sexuel peut engendrer des catastrophes sociales et humaines incalculables.

INTRODUCTION

La représentation de la sexualité a bien évolué depuis la fin du XXe siècle début XXIe siècle chez certaines auteures africaines comme Gisèle Aka (1994), Calixthe Beyala (2003), Khadi Hane (2002), pour n'en citer que quelques-unes. Chez elles, le sexe est mis en scène avec beaucoup plus de liberté et d'audace. Il s'ensuit dans leurs textes des scènes où la sexualité est désordonnée et débridée, le langage charnel et déplacé. Si pour ces écrivaines, le tabou sexuel est levé par cette sorte de

représentation crue de l'amour, pour d'autres, c'est dans le dire de l'amour et de la sexualité comme matière romanesque, sans exagération ni effronterie, qu'elles règlent cette question. C'est le cas de l'auteure de *Fatawasel*⁸⁷ (2018), Élisabeth Faye Ngom. Elle évoque la question de l'infraction sexuelle dans son roman, mais tout en inscrivant sa démarche dans le contexte sénégalais où les mœurs sont très douces et les valeurs morales et sociales beaucoup considérées.

En se fondant sur *Fatawasel*, nous nous proposons de voir comment la sexualité a été mise en scène dans ce roman. Il s'agira d'élucider ces questions : Pourquoi l'infraction sexuelle ? Quelles en sont les conséquences ? La réponse à ces questions principales nous permettra de mieux appréhender la problématique de la représentation du discours sexuel dans l'ouvrage tout en explorant, en filigrane, la forme d'écriture et la finalité didactique qu'elle implique. Notre approche sera axée essentiellement sur une lecture sociocritique, pour quelques raisons.

D'abord, avec Jouve, nous considérons que

Si le roman est d'abord un fait de langage, un ensemble de formes, il n'en reçoit pas moins la marque du contexte dans lequel il a vu le jour. L'époque, la personnalité du romancier ne peuvent manquer de se refléter, d'une façon ou d'une autre, dans l'œuvre dont il est la source (Jouve, 1999 : 89).

L'environnement social et la somme culturelle de l'auteur sont déterminants non seulement dans la création romanesque mais aussi dans la réception critique de l'ouvrage. Ensuite, comme l'écrit, à juste titre, Langer, la littérature « vise toujours un au-delà par rapport à l'individu ; elle vise les rapports des humains entre eux, le lien social même » (Langer, 1999 : 11). La portée de l'œuvre littéraire réside dans l'intérêt qu'elle porte à la société en peignant ses réalités. Elle dépend étroitement des mutations de celle-ci. Enfin, l'étude de la sexualité est, avant tout, l'étude du corps. Or, celui-ci n'est pas sans rapport avec son milieu d'évolution, comme le montre Le Breton : « La sociologie du corps est une sociologie de l'enracinement physique de l'acteur dans son univers social et culturel » (Le Breton, 1994 : 121). Tous ces différents arguments soulevés nous incitent à faire de la sociocritique l'outil de base pour mieux interpréter *Fatawasel*.

⁸⁷ Ce roman est abrégé *F* suivi de la page citée tout au long de notre étude.

1. L'INFRACTION SEXUELLE : UNE DÉNONCIATION DE LA DÉPRAVATION DES MŒURS SOCIALES

Dans *Fatawasel*, on a l'impression que le destin s'acharne contre Mossane et sa fille, Fatawasel, victimes de la forfaiture sexuelle des hommes. Mais, il faut le dire tout de suite, dans ce roman, on est loin de ce qu'Adama Coulibaly appelle « la trivialité littéraire : variation de grossièretés, descriptions crues de scènes d'amour en passant par des scènes de sadisme inqualifiables » (Adama Coulibaly)⁸⁸. Quand bien même Élisabeth Faye Ngom évoque la question de la sexualité des filles dans les pages de son ouvrage, elle garde une certaine retenue pudique ; son objectif n'étant point de se lancer dans « une théorie du cru, de la crudité, de la cruauté » (*ibid.*), mais tout simplement de dénoncer certains maux qui affectent les fondements moraux de la société sénégalaise.

Ainsi, en peignant l'histoire de deux jeunes filles, elle présente leur aventure l'une après l'autre. On ne peut comprendre le traumatisme sexuel vécu par Fatawasel sans, pour autant, saisir le récit de sa mère, Mossane. Celle-ci est une fille de dix-huit ans qui a quitté le bourg de Joal pour poursuivre ses études à Thiès, « la seule ville dotée d'un lycée et où elle pouvait trouver un parent proche capable de l'héberger » (*F.*, 11). C'est dans ce contexte qu'elle est accueillie par son oncle paternel, Sellé. Dès sa première année, elle s'inscrit en classe de « seconde D2b » (*F.*, 15) et se montre irréprochable aussi bien à l'école que dans la société : ses seules occupations étant les études et les travaux ménagers à la maison. À ce rythme, « elle fit cette année-là de bons résultats scolaires et rentra fièrement chez elle à Joal où elle passa d'agréables vacances auprès de sa mère Dibor » (*F.*, 16).

Ce comportement exemplaire de Mossane, au premier contact avec l'extérieur, la ville, révèle la particularité de son éducation initiale. Auprès de sa mère, Dibor, elle a appris beaucoup de choses qui l'ont servie, une fois loin d'elle. Celle-ci ne lui a inculqué que de bonnes manières : « – Une fille ne doit jamais traîner les pieds en marchant, lui disait-elle. Elle ne doit non plus parler très haut ni d'ailleurs éclater de rire. Cela relève du manque d'éducation et de retenue » (*F.*, 17). Ces conseils de mère Dibor sont de vraies sentences de son milieu social perpétrées de génération en génération. Il s'agit, pour la femme initiée

⁸⁸ En ligne, voir bibliographie.

selon la tradition, de faire voir à sa fille ce que la société attend et exige parfois d'elle. La discrétion, la maîtrise de soi, la soumission sont, dans ce sens, des vertus essentielles à ne pas négliger. Munie de ces qualités, Mossane peut se prévaloir, ainsi aux yeux de son entourage, de son statut de fille bien éduquée qui a retenu les leçons de sa mère. Elle était même « fière d'avoir su rester la fille que sa mère a éduquée dans la tempérance et la dignité et qui savait se satisfaire de ce dont elle disposait » (F., 43).

Fatawasel s'inscrit, ainsi, dans la perspective didactique du roman qui « renvoie au contexte global des phénomènes sociaux et témoigne, tout comme le document historique, des valeurs, des coutumes et des concepts de son époque » (Zima, 1978 : 51). De ce fait, dans son premier roman, Élisabeth Faye Ngom n'en est pas moins qu'une observatrice qui retrace avec minutie les mutations socio-culturelles qui s'opèrent dans son entourage. La question de l'éducation des jeunes filles, la sexualité féminine débridée et ses conséquences constituent ses principales occupations, dans ce sens.

Pour revenir à Mossane, on constate qu'à partir de sa deuxième année à Thiès, les choses commencent à changer, petit à petit, pour elle. Elle passe en classe supérieure, exactement en « 1^{ère} D2d » (F., 23), où les matières scientifiques, pour lesquelles elle n'est pas si douée, constituent la base de la série. Cette même année, elle rencontre, à la sortie du cours, Zale, un élève en classe de Terminale C, qui a toute l'apparence d'un séducteur : « Un beau garçon ! Élançé, sa chevelure noire et abondante contrastait avec son teint très clair. Il était gentil et galant » (F., 23). Le coup de foudre qui naît de leur rencontre est réciproque : « Comme par un courant électrique, quelque chose de très fort s'était allumée dans le cœur de chacun » (F., 24). Dès lors, la vie de Mossane commence à prendre une nouvelle tournure. Même si son éducation l'avait préparée à se comporter dignement surtout devant le besoin et à rester discrète en tant que femme, elle ne l'avait pas prémunie de la séduction des hommes. En réalité, depuis qu'elle a rencontré Zale, son amour pour lui a très vite évolué :

Mossane devint complètement folle de lui. Ses études commencèrent à Pennuyer. Puisqu'elle ne comprenait plus rien aux cours de mathématiques et de sciences physiques qui lui étaient dispensés, ses heures de classe devinrent pour elle un véritable supplice. Pendant que ses professeurs s'évertuaient à expliquer leurs leçons, toutes ses pensées étaient pour Zale. Elle reprenait en esprit toutes les chansons qu'elle écoutait chez son bien-aimé. Les noms de leurs auteurs lui revenaient et elle les transcrivait sur les

couvertures de ses cahiers et livres : Stevy Wonder, Madonna, Michael Jackson et compagnie étaient bien répertoriés (*F.*, 27).

Mossane, qui durant toute sa première année était stable, devient une autre personne. Les fureurs de l'amour sont passées par là. Ainsi, l'auteure, qui est à la fois institutrice et éducatrice, semble dénoncer l'attitude de certaines jeunes filles à l'image de Mossane qui se laissent dominer par les chimères de l'amour sans avoir discerné de manière objective la portée de leur engagement. La jeune fille n'est-elle pas confondue, perdue ? En effet, son attitude rêveuse en classe démontre la confusion dans laquelle l'amour l'a menée. Mossane est une jeune fille naïve, inexpérimentée que la société n'a pas préparée à s'assumer en amour. D'ailleurs, tous les conseils que celle-ci lui a prodigués, à travers sa mère qui en est la digne représentante, sont relatifs au vécu social en général et non afférents à l'amour et à la sexualité de manière spécifique. On note, à ce niveau, un des manques de la plupart des sociétés africaines qui considèrent encore comme un tabou la question sexuelle. C'est parce que « l'attachement des peuples africains aux valeurs morales fait qu'il est quasi impossible de voir des personnes âgées discuter de la question de la sexualité avec les jeunes qui sont le plus souvent victimes d'un manque d'informations sûres en la matière » (Patrick)⁸⁹.

Ainsi, bien que Mossane et sa maman soient des confidentes, il n'a jamais été question, entre elles, de discussions sérieuses sur l'amour et la sexualité. Au moment où la mère introduira ce type d'échange avec sa fille, ce sera sous forme de demande d'explications à propos du ventre bedonnant de celle-ci qu'elle a constaté. Pourtant, « si on veut que les choses marchent, si on veut que la femme s'épanouisse, on doit avoir le courage d'aborder ces sujets tabous [...], tout en évitant de verser dans le vulgaire » (Vincent Ouattara)⁹⁰, affirme Vincent Ouattara, après la sortie de *La Vie en rouge* (2008), roman évoquant « la vie sexuelle de la femme qui oscille entre joie, tristesse, mélancolie et traumatisme » (Vincent Ouattara)⁹¹. Il partage, dans cette dynamique, la même vision qu'Élisabeth Faye Ngom qui représente, elle aussi, dans un langage fait avec beaucoup de pudeur, les manipulations sexuelles auxquelles les femmes sont victimes dans la société sénégalaise.

En sus de critiquer l'aveuglement des jeunes filles amoureuses, l'auteure indexe surtout l'hypocrisie des hommes en amour. En fait,

⁸⁹ En ligne, voir bibliographie.

⁹⁰ En ligne, voir bibliographie.

⁹¹ *Ibid.*

Zale sait qu'il est le premier et le seul amour de Mossane. Mieux, il est convaincu que celle-ci l'aime de tout son cœur. Malgré toutes ces certitudes, il se moque éperdument de ses sentiments en n'étant pas sincère avec elle :

Il lui faisait croire qu'il était follement amoureux d'elle, mais en réalité, ce qui l'intéressait, c'était juste de jouir des bons moments passés avec elle. Il ne l'aimait que pour sa beauté, pour son corps. Un amour charnel pour tout dire ! Toutefois, il savait faire preuve de patience. Il n'avait pas besoin de la droguer pour s'emparer de son corps. Il n'était pas pour lui question de bousculer les choses. Il avait juste besoin de temps. Du temps pour séduire, du temps pour se laisser aimer, du temps pour la rendre folle de lui (*F.*, 27).

Le double jeu de Zale révèle sa véritable personnalité de séducteur doublé de faux type qui ne respecte pas la femme. Il incarne bien son rôle de séducteur en faisant croire à Mossane le contraire de ce qu'il pense. Aussi, Zale reste-t-il un personnage égoïste guidé uniquement par la satisfaction de ses désirs vénaux. C'est pourquoi, sa relation avec Mossane n'est, pour lui, qu'une question de profit, de calcul où il compte remporter la partie. Pour cela, il renforce son masque en misant sur le temps qui constitue le plus sûr allié.

Son plan réussira, merveilleusement. Car, après une deuxième année décevante, non seulement Mossane « échoua d'office à son examen » (*F.*, 43), mais se donna à lui. À la fin de l'année scolaire, avant d'aller en vacances, la jeune fille part retirer son relevé de notes et en profite pour faire un passage chez son ami :

Cette visite fut la goutte qui fit déborder le vase. Quand Mossane frappa à la porte de Zale, elle était lasse, l'esprit abattu. Ce jour-là, elle s'était abandonnée entre les mains de Zale. Était-ce sa manière de se consoler ou de féliciter Zale pour sa réussite à sa deuxième partie du baccalauréat ? Une chose était sûre, cette fois-ci, Zale l'avait eue sans difficulté. Et pourtant, jusqu'ici, Mossane avait résisté aux avances de son petit ami. Jusqu'ici ils s'étaient amusés et avaient même dormi dans le même lit jusqu'à quatre heures du matin. Mais ils n'ont jamais été aussi loin que cet après-midi-là. Ce jour-là, ils ont fait ce qu'il fallait éviter. Ils ont mordu à pleines dents dans le fruit prohibé (*F.*, 43).

Quand bien même l'acte sexuel des deux jeunes est inopiné, il faut noter que le stratagème de Zale était d'attendre le moment favorable, comme cette visite, pour pouvoir exploiter, sexuellement, sa copine. À cet effet, il est significatif de signaler la pudeur de l'auteure qui se fait voir à travers la manière dont elle parle du rapport sexuel que les deux jeunes ont eu. Son langage est voilé, voire métaphorique et

euphémistique pour ne pas laisser entendre un vocabulaire choquant et cru qui pourrait heurter la sensibilité morale de ses lecteurs. Son style est au rebours du ton adopté par la narratrice de *Femme nue femme noire* (Beyala) qui opte pour l'insanité langagière en avertissant dès l'incipit du texte en ces termes :

Vous verrez : mes mots à moi tressautent et cliquettent comme des chaînes. Des mots qui détonnent, déglissent, dévissent, culbutent, dissèquent, torturent ! Des mots qui fessent, giflent, cassent et broient ! Que celui qui se sent mal à l'aise passe sa route... Parce que, ici, il n'y aura pas de soutien-gorge en dentelle, de bas résille, de petites culottes en soie à prix excessif, de parfums de roses ou des gardénias, et encore moins ces approches rituelles de la femme fatale, empruntées aux films ou à la télévision (2003 : 11).

Dans cet avertissement où le vocabulaire provocateur est perceptible à travers les termes et expressions irrévérencieux et impudiques employés, Beyala donne le ton du sans-gêne qui caractérise son récit. En approfondissant la lecture de celui-ci, on constate que son écriture empreinte de parodie favorise un langage fait avec beaucoup de liberté sexuelle. C'est à ce niveau qu'elle est proche de Gisèle Aka (1994) et Khadi Hane (2002) évoquées au niveau de l'introduction. Toutes les trois disent tout haut ce que la société dit tout bas, et, ce que la société préfère voiler sous le couvert de la vertu, elles le dévoilent sous le découvert de l'émancipation et de la création artistique. Cette forme d'engagement de ces écrivaines est loin d'être l'option de l'auteure de *Fatawasel*.

Spécifiquement, entre *Fatawasel* et *Femme nue femme noire*, les différences d'ordre stylistique et d'ordre narratif sont réelles. Alors que le premier s'inscrit dans le respect de la convenance sociale et morale, de l'atténuation des termes choquants, dans son discours, « on assiste alors à un renversement » (Didier, 1981 : 35), dans le second, caractérisé par des termes crus et violents qui font découvrir le corps dans toute son obscénité. Le discours décent et adéquat noté chez Élisabeth Faye Ngom est à chercher dans sa figure d'institutrice, de mère de famille éducatrice, de militante catholique et de femme sœur. Ces diverses particularités ont façonné sa personnalité et fini par installer chez elle des valeurs intrinsèques à transmettre à la postérité telles que la pudeur, la révérence, la sagesse, la vergogne ; des valeurs encore cardinales dans la société sénégalaise et qui contribuent à l'estime que l'on a pour la personne. Ainsi, l'écriture d'Élisabeth Faye Ngom ne peut que s'inscrire dans la dynamique de son vécu socio-culturel, car, « à trahir son corps et

ses origines, (...) c'est à l'échec même de son écriture que la femme s'expose, chez elle, mots et corps sont indissociables, lettre et soma font corps » (Frémont, 1979 : 321).

Quant au discours ahurissant de Beyala, il n'est pas étranger à son caractère de militante politique et féministe. En outre, son expérience d'écrivaine influencée par la littérature carnavalesque tant européenne que latino-américaine (Augustine H. Asaah)⁹² a influencé ce message du déconcertant chez elle. Au plan de la narration, *Fatawasel* adopte, pour la plupart du temps, un narrateur omniscient avec une très légère polyphonie où les points de vue de certains personnages sont mis en relief ; tandis que dans *Femme nue femme noire*, il est question « d'un sujet féminin, Irène Fofo, qui remplit les fonctions multiples de protagoniste, de narratrice, de focalisatrice principale, de victime et martyre héroïsée dans un récit qui se focalise sur la liberté sexuelle » (Augustine H. Asaah, *ibid.*). Tous ces aspects distinguent l'esthétique de ces deux textes, mais dont les auteures portent le même combat : celui de la libération de la femme de tout joug masculin sexuel et de tout fardeau social.

D'autre part, en peignant la vie de Fatawasel, l'héroïne éponyme, qui n'est autre que la fille de Mossane, née de son union illégitime avec Zale, l'auteure révèle une autre réalité de la sexualité plus pernicieuse et plus répugnante dans la société sénégalaise. En fait, deux ans après la naissance de Fatawasel, sa mère, Mossane, l'avait sevrée et envoyée « à sa mère pour qu'elle prît soin d'elle » (*F.*, 52) à Joal ; tandis qu'elle-même, elle trouvait « un travail de ménagère en ville » (*F.*, 52) à Thiès. Avec le temps, Mossane refait sa vie en épousant Sonar avec qui elle a cinq enfants dont deux filles et trois garçons. Fata (diminutif affectif de Fatawasel), quant à elle, est devenue une jeune fille, « une vraie beauté » (*F.*, 57), poursuivant ses études en classe de quatrième. Cependant, dix ans après son mariage, Mossane est confrontée à des difficultés financières : la retraite ayant « sonné » (*F.*, 79) pour son mari. C'est dans cette situation qu'elle part chercher Fata à Joal, arrête ses études et l'amène auprès d'elle à Thiès pour qu'elle prenne la charge de la maison « pendant qu'elle irait travailler » (*F.*, 79). Pendant deux ans, Fata se met au service exclusif de sa mère en s'occupant à la fois de ses frères et sœurs et de tous les travaux ménagers. En même temps, elle grandissait bien, comme une vraie femme :

⁹² En ligne, voir bibliographie.

Elle avait maintenant dix-sept ans et était devenue une belle jeune fille ; grande de taille comme sa mère. Mais, à l'image de son père qui ignorait son existence, elle avait une chevelure abondante qui lui tombait au cou et naturellement défrisée. Les soins qu'elle lui apportait lui donnaient un tonus et un éclat agréables à voir. Ses formes s'arrondissaient et sa poitrine s'était affermie. Elle était vraiment ravissante. Elle ne passait pas inaperçue. Tous les yeux la suivaient quand elle apparaissait dans la rue, ce qui n'était pas pourtant fréquent (*F.*, 90-91).

Ce portrait physique met en exergue la beauté de Fata devenue une fille séduisante, charmante, désirée charnellement par les hommes. Parmi ceux-ci, se trouve malheureusement l'époux de sa mère, donc son demi-père, Sonar, attiré, lui aussi, par son physique :

Son beau-père, non plus, ne l'épargnait guère. Il la suivait des yeux dans tous ses mouvements et n'hésitait d'ailleurs pas à l'inviter dans sa chambre pour lui poser des questions sur tout et sur rien. Cette intimité allumait dans le corps de Sonar un feu ravageur. Tous ses sens s'enflammaient chaque fois que la fille se présentait devant lui. L'animal ressuscitait en lui quand Fatawasel lui tournait le dos. Pourtant celle-ci l'aimait bien comme un père. Elle le respectait et était prompte à exécuter tous ses sains désirs. [...] Elle pensait bénéficier désormais de la protection d'un père. En réalité, elle avait affaire à un voyou de la pire espèce (*F.*, 91).

L'expression beau-père utilisée par le narrateur pour désigner les liens qui existent entre Sonar et Fata est un faux sens dans le contexte sénégalais et africain. En effet, Sonar étant le mari de Mossane, la mère de Fata, avec laquelle il a cinq enfants, occupe la posture d'un père pour cette dernière, autrement dit, il est son demi-père. Si donc, Sonar qui a des enfants avec la mère se retourne pour désirer la fille, c'est le monde à l'envers. L'auteure dénonce ainsi des faits mesquins qui se produisent dans certaines familles au sein de la société sénégalaise et qui ne sont jamais révélés à cause d'une culture de la réserve, de la pudeur, de la honte, de l'arrangement fort ancrée dans les mentalités.

Pourtant, Sonar, aveuglé par son désir et ayant perdu tous ses repères moraux, satisfera ses désirs cupides. Alors qu'un soir, Fata dormait, comme à son habitude, « dans le salon » (*F.*, 93), à l'absence de sa mère, il y entra :

Il alluma sa torche qu'il promena tout le long du corps de la fille. Celle-ci dormait insouciante, fatiguée qu'elle était d'avoir lavé le linge de la famille durant toute la matinée. Sonar vit sa belle Fatawasel. Et Sonar devint ivre devant sa mise négligée. [...] Il admira longuement le corps de la sœur de ses enfants. Il fit trois fois le tour du matelas où dormait profondément la fille aînée de son épouse. [...] Après avoir longuement regardé et admiré cet admirable corps sans défense, il arriva au sommet de son ivresse. Il ne

pouvait plus se maîtriser. Dès lors, peu importait ce que pouvait en penser la mère de Fata. [...] Il fonce sur sa proie et fit ce qu'il était venu faire. [...] Non pas que Fata n'eût pas résisté mais son beau-père avait menacé de la jeter avec sa mère dehors. [...] Aussi se laissa-t-elle faire. Pendant que son beau-père accomplissait son œuvre indigne, elle pleurait et se mordillait les lèvres de douleurs. Blessée, Fata l'était doublement : percée par un fauve en furie dans son corps mais aussi, atteinte dans son âme. Elle avait honte d'elle-même et de son beau-père (*F.*, 93-94).

L'attraction de la frêle chair de Fata est si envoûtante, que Sonar, aveuglé, cède aux pulsions de sa propre chair et commet l'acte ignominieux en se débarrassant de sa conscience morale. Cet acte, qu'il renouvellera plusieurs fois, toujours en menaçant la jeune fille, laisse entrevoir deux déviations sociales : l'inceste et le viol. Même si d'un point de vue génétique la forfaiture sexuelle de Sonar n'est pas un inceste, elle l'est au regard des convenances sociales. D'ailleurs, le narrateur montre bien cette parenté qui unit Sonar et Fata en parlant « de la sœur de ses enfants » ou de « la fille aînée de son épouse » ci-dessus. Ces liens, dans n'importe quelle société humaine, de surcroît en Afrique où la famille élargie compte beaucoup aux yeux de tous, sont considérés comme de vrais motifs de parenté. Sonar apparaît ainsi comme un mauvais père, sans vergogne ni retenue, qui abuse de sa fille pour assouvir ses passions déréglées. Son acte incestueux le réduit au rang d'être instinctif « plus animal qu'un animal féroce, plus pervers et plus sadique qu'un monstre, débile mental » (Pierre N'Da)⁹³. Véritablement, à cause de sa perversion, Sonar a perdu toute humanité qui fait de lui un être social digne et respectable.

En outre, l'acte de sonar n'en est pas moins un viol. Les faits sont là : il a abusé, à soixante-deux ans, de la jeune fille de dix-sept ans, en la menaçant de la jeter dehors avec sa mère si elle n'acquiesce pas. C'est ce chantage qui a fait plier Fata, douloureusement, sans son consentement. Ainsi, après avoir échappé à une première tentative de viol, la jeune fille n'a pu se sauver de la folie de son demi-père. Rappelons que dans le premier cas, Fata a été cueillie, à l'âge de neuf ans, au détour d'une maison en construction par « un clochard » (*F.*, 70), « un voyou » (*F.*, 70), qui était prêt à la violer n'eût été la diligence des jeunes du coin qui ont été alertés par les cris. En plus de l'inceste et du viol notés dans l'acte délictueux de Sonar, il est question de pédophilie. Même si cette pratique est moins considérée dans le contexte sénégalais et africain à

⁹³ En ligne, voir bibliographie.

cause d'une culture qui rend la fille active sexuellement, majeure et mariable dès la puberté, la grande différence d'âge entre eux et les textes législatifs en vigueur certifient cet acte de pédophilie.

Dans tous les cas, l'inceste, le viol ou la pédophilie sont des prétextes pour l'auteur de révéler les problèmes vécus par les femmes, « les dépravations sexuelles et les violences de toutes sortes » (Pierre N'Da)⁹⁴ qui leur sont faites. De ce fait, le corps, « comme signe de la souffrance psychologique des femmes » (Cazenave, 1996 : 175), est bien réel dans *Fatamase* à travers ces trois pratiques néfastes illustratives qui hantent le sommeil de toutes les femmes. Le roman montre, ainsi, que « c'est par l'écriture que l'écrivain amorce sa prise de conscience et dénonce les maux dont souffre une partie du peuple » (Herzberger-Fofana, 2000 : 18). Dans cet ouvrage, les femmes sont les victimes des hommes qui abusent de leur amour ou profitent de leur vulnérabilité quel qu'en soit le prix.

2. LES CONSÉQUENCES DE L'INFRACTION SEXUELLE

Mossane a commis une erreur de jeunesse en se donnant à un jeune homme qui ne l'aimait pas ; tandis que Fata, sa fille, a été induite en erreur, elle aussi, pendant sa jeunesse, par Sonar, son demi-père, qui l'a violée. Tous ces actes indécents ont eu des conséquences négatives dans leur vie. La première conséquence de la sexualité immorale de Mossane a été sa grossesse. Or, la grossesse, dans le contexte social de la jeune fille où le mariage constitue le seul cadre légitime d'exercice de la sexualité (Dial, 2008 : 41), est ce qu'il fallait éviter. Elle est illicite, immorale, non désirée et, de surcroît, signe d'opprobre pour toute la famille. Sans s'en rendre compte, la jeune fille venait de signer sa mort sociale en se comportant comme une dévergondée. Ce que Mère Dibor, surprise et indignée, lui affirmera sous forme de remontrances :

Tu vas faire de moi la risée de mes voisines et de tout mon entourage. Tu t'es comportée en vraie ignorante en t'offrant comme une moins que rien. [...] Quand tous les regards et toutes les langues se poseront sur ton ventre de jeune fille arrondi, tu comprendras ce que c'est que d'être écervelée. Quand tu déposeras tes livres et tes cahiers pour entretenir un enfant, tu comprendras pourquoi je t'ai toujours protégée. Quand tu seras devant l'échec de ta vie, tu réaliseras jusqu'où a été ton inconscience (*F.*, 48).

⁹⁴ En ligne, voir bibliographie.

Mère Dibor analyse les conséquences des déboires de sa fille par rapport à ces deux faits : le qu'en dira-t-on de la société et l'avenir assombri de celle-là. En effet, en tant que femme expérimentée, imbue des valeurs de la société qui l'a façonnée, elle a mesuré la gravité de l'acte de sa fille. Elle-même, elle sera la première à être indexée du doigt. Comme Daro, la mère de Maïmouna, l'héroïne éponyme qui a connu la même infortune que Mossane, elle va subir « les sarcasmes imbéciles » (Sadji, 1958 : 208) de son voisinage qui versera dans les commérages et les calomnies revanchardes. Telle est la loi : les manquements à l'éthique et aux codes sociaux sont toujours des occasions favorables aux supputations pour l'entourage, notamment pour les ennemis masqués. Autant que sa mère, Mossane paie déjà le prix de son inconduite. C'est ainsi qu'elle ne resta pas auprès des siens à Joal pendant et après sa grossesse, mais retourna vivre à Thiès.

Dans cette dynamique, elle n'a pas fait le schéma habituel repris par les héroïnes déçues par la ville : « Le village, lieu d'origine, la ville, lieu de quête ; le village à nouveau, lieu d'aboutissement » (Paravy, 1999 : 25). Par exemple, après sa mésaventure à Dakar due à sa grossesse illicite, comme noté chez Mossane, c'est à Louga, auprès de sa mère, où Maïmouna est retournée panser ses blessures. Mais, il faut le reconnaître, son retour n'a pas été tranquille, car le village est le lieu où tout le monde se connaît et où les transgressions aux normes sociales sont encore plus châtiées. C'est cette humiliation de trop vécue par Maïmouna au village que Mossane a voulu éviter coûte que coûte en restant à Thiès. D'ailleurs, son retour parmi les siens à Joal aurait dû provoquer beaucoup plus de gêne à cause des croyances soutenues de son milieu natal par rapport à la tradition. Mossane se voit ainsi contrainte à rester en exil en ville ; milieu où l'on peut purger ses peines plus dans l'anonymat et la quiétude dans le cas des contraventions sociales à cause du fait qu'on « n'y faisait attention à personne. [...] L'égoïsme y était la règle : « Bop sa bop » (chacun pour soi). D'une porte à une autre on ne se connaissait pas » (Sadji, 1958 : 153).

Par ailleurs, le fait d'être une fille-mère est déjà un terrible échec à la fois moral et social. Et, tel sera le nouveau statut de Mossane car, au lendemain de leur fornication, Zale, sans l'informer, est parti rejoindre son père aux États-Unis qui lui avait promis la continuation de ses études supérieures là-bas, une fois le baccalauréat obtenu. En découvrant cet autre coup de celui qui disait l'aimer, la jeune fille n'en revient pas :

Qu'ai-je fait, mon Dieu ? Que vais-je devenir avec un enfant sans père ? Et mes études ? Quel malheur ! Zale a détruit ma vie et s'en est allé faire sa vie ailleurs. Il disait qu'il m'aimait. Que de mensonges ! Il s'est joué de moi, le traître ! (F., 50).

La trahison de Zale permet à Mossane de réaliser, pour la première fois, la gravité de son comportement. Il s'ensuit ces interrogations et lamentations aux relents pessimistes sur son avenir et méprisants à l'endroit de Zale. Ainsi, en s'inquiétant sur sa condition de mère dont la paternité de l'enfant ne sera pas reconnue et sur ses études déjà hypothéquées, Mossane se fait la porte-parole de l'auteure qui évoque des questions cruciales et fréquentes aussi bien au Sénégal qu'en Afrique. En effet, les filles qui mettent au monde un bâtard, subissent, non seulement, l'affront de la société, mais aussi, doivent se débrouiller pour la prise en charge de leur progéniture. Mossane porte, dans ce sens, le lourd fardeau de son immoralité, car « au poids physique, s'ajoutait le poids de sa honte, de sa culpabilité et celui de son angoisse de devoir mettre au monde un enfant non reconnu » (F., 52).

Mais, attardons-nous sur le renvoi de l'école de Mossane qui est une vraie déception, surtout pour Mère Dibor qui espérait beaucoup en elle :

Mossane était l'aînée de la famille et n'avait que trois frères. Mère Dibor l'aimait comme fille unique. Malgré cette affection, Mère Dibor tenait à ce que sa fille eût une éducation de qualité. [...] C'est pourquoi, elle misait beaucoup sur elle pour des lendemains meilleurs. Aussi, ne manquait-elle jamais de l'encourager à persévérer dans les études. Elle se plaisait beaucoup à la conseiller, à lui parler comme à une amie. Elle lui tenait souvent ce langage :

– Tu sais, ma fille, je n'ai pas eu la chance d'aller à l'école comme toi. Je suis pourtant fière de voir des femmes intellectuelles capables de s'exprimer et de s'imposer dans la société. Ne serait-ce que pour entretenir sa maison et ses enfants, il est bon que la femme soit instruite. Mon père avait une autre conception de l'école. Pour lui, l'école était une création du Blanc pour fabriquer des effrontées et des dévergondées. Il pensait que tout ce qu'une fille devait apprendre se trouvait aux côtés de sa mère. Aussi, avait-il catégoriquement refusé de m'envoyer à l'école malgré mes pleurs et l'insistance de ma mère. Toi qui as cette chance, saisis-là et ne la néglige jamais (F., 16).

Mère Dibor, dont le mari n'est qu'un débrouillard qui a du mal à subvenir aux besoins de sa famille, se sacrifie beaucoup pour la bonne éducation de ses enfants et, particulièrement, de sa fille. Pour ce faire, en plus de l'aide matérielle qu'elle lui assure, elle la conseille surtout. Ses

discussions avec sa fille mettent en exergue quelques théories : l'émancipation des femmes due à l'école, la conception de la tradition sur l'école, les conséquences de l'école française sur les filles... À ce propos, sa vision s'oppose catégoriquement à celle de son père qui, en campant sur ses positions de traditionaliste, lui a refusé toute éducation qui aurait eu comme fondements les postulats de l'homme blanc. D'ailleurs, en qualifiant l'école de "création du Blanc pour fabriquer des effrontées et des dévergondées", son père a eu raison d'elle, eu égard au comportement indécent de sa fille, Mossane, dont tout le processus de grossesse s'est déroulé dans le cadre de sa fréquentation de l'école. De ce fait, la controverse sur l'école, entamée dès les premières heures de l'installation de celle-ci en Afrique, a continué de la plus belle des manières avec les générations. Examinons, à ce propos, le point de vue de Nkanza :

Si les garçons ont vite eu les mains libres pour aller à l'école européenne et y apprendre ces nouvelles valeurs, nombreuses furent les familles qui jugèrent inutile, voire nuisible d'y envoyer les filles (...) La fille africaine ne peut y aller et y rester sans contrarier les coutumes. En outre, suivant la conception ancienne, on peut encore tolérer qu'un garçon étudie afin de trouver un emploi dans la société moderne. Mais l'école paraît inutile pour les filles, puisqu'elles sont destinées à se marier et à vivre à la charge de leur mari (1977 : 89).

Cette analyse s'inscrit étroitement dans la vision des choses du père de mère Dibor dont nous venons de voir la position radicale sur la question de la fréquentation de l'école par les filles. Dans les deux cas, la fille n'est utile à la société que si et seulement si elle reste aux côtés de sa mère ou est au service de son mari. De nos jours, ces considérations sont archaïques, et les diverses responsabilités occupées par les femmes instruites dans toutes les sphères de la vie culturelle, politique et économique en Afrique et dans le monde, avec des résultats escomptés bien réels, confondent le genre féminin au genre masculin. Badinter revient sur leur égalité actuelle en ces termes :

Jusqu'à hier les univers masculins et féminins étaient strictement différenciés. La complémentarité des rôles et des fonctions nourrissait le sentiment d'identité spécifique à chaque genre. Dès lors qu'hommes et femmes peuvent assumer les mêmes fonctions et jouer les mêmes rôles – dans les sphères publiques et privées –, que reste-t-il de leurs différences essentielles ? (2010 : 12-13).

La ségrégation a longtemps existé entre l'homme et la femme aboutissant du coup aux rôles et fonctions assignés à chaque catégorie.

Avec le post-modernisme, ces critères de différenciation ne sont plus valables. Seule la compétence reste la marque qui détermine l'Homme.

Ainsi, les remarques de mère Dibor, précédemment, elle la femme analphabète, n'ont pour but que d'encourager sa fille à persévérer et à réussir dans les études. Donc, c'est un immense regret pour elle de voir sa fille gâcher l'unique opportunité qu'elle avait pour prendre sa revanche sur la société et la rendre fière. Plus que du regret, il est question d'échec : « [l']échec des mères que les filles ne veulent pas imiter » (*ibid.* : 161), dans leurs conseils prévenants, dirait-on, dans le cas de Dibor et sa fille.

Mais, c'est au lendemain de l'accouchement de Fata que le terrible, le grave et même le tragique s'empareront de sa vie et de celle de sa mère, Mossane, plus tard, mettant en évidence les conséquences de la violence sexuelle de Sonar sur sa "fille". Après la naissance du bébé de Fata, sa mère lui demandera le nom du père. Elle lui affirmera toute la vérité en accusant son demi-père, Sonar. Seulement, Mossane ne veut pas entendre cette vérité pas bonne à révéler :

Sa conscience rejeta ipso facto les idées relatées par Fata. Non, se disait-elle, Sonar ne pouvait pas faire une chose pareille. C'est sûr, Fata est en train de mentir pour s'innocenter. Et même si elle disait la vérité, cette vérité n'était pas bonne à dire. Si cette nouvelle se répandait, le nom de toute la famille en serait sali. Il fallait sacrifier l'honneur de sa fille plutôt que celui de sa famille (*F.*, 108).

La douleur de Mossane en entendant les révélations de sa fille est sans pareille. C'est pourquoi, bien que sachant que la confession de sa fille est véridique, elle refoule cette vérité honteuse. Pour elle, sacrifier sa fille constitue le moindre mal, le moindre déshonneur dans cette affaire. Et, c'est ce qu'elle fera, car, au moment où la jeune fille continue à restituer le récit des visites nocturnes de son demi-père, elle lui intimera l'ordre de se taire. Dès cet instant, « Fata n'ouvrit plus la bouche et plus jamais elle ne l'ouvrit. Elle remit sa vérité au-dedans d'elle. Elle ravala sa douleur. Agneau du sacrifice, elle se tut » (*F.*, 108). Fata se mure dans le silence parce que sa confession a été écourtée, sa vérité torpillée, sa dignité bafouée. L'échange, la confiance, l'écoute, la libération de la parole, ces vertus essentielles à pouvoir cathartique et thérapeutique dans la société africaine lui ont été refusées.

Dès lors que cette société l'a reniée à travers ses structures immédiates que sont les parents, la famille ; son mutisme reste sa seule vérité. Elle pose des actes propres à son univers, mais sans conformité avec la réalité sociale. C'est le début de sa démence dont le désintérêt et

la négligence de la famille combinés à sa propre déprime sont tant de facteurs qui favorisent, finalement, l'atteinte de son corps. Elle meurt à cause d'une hémorragie due à un « post-partum » (F., 112). On comprend avec Lucien Goldman qu'il y a « d'innombrables crimes quotidiens contre l'humain qui font partie de l'ordre social lui-même, qui sont admis ou tolérés par la loi de la société et par la structure psychique de ses membres » (Goldman, 1955 : 110). Fata meurt, tuée par la perversité, l'hypocrisie et la fausseté de la société.

Après la mort de la jeune fille, les conséquences malheureuses de l'acte de Sonar qui l'ont emportée, continuent à détruire la famille ; c'est toute une malédiction qui la poursuit. Mossane, la mère de Fata, envahie de remords, ne peut que ravalier toute seule « son amertume » (F., 116). Sa souffrance morale évolue rapidement pour atteindre son physique, comme c'était le cas de Fata. Et, trois mois après la mort de cette dernière, elle décède « un cancer inflammatoire du sein en état très avancé » (F., 118) qui l'emportera à son tour. Ainsi, en partant de la transgression sexuelle pour faire voir tous les malheurs qui en ont découlé, l'auteure prévient contre les risques encourus par les jeunes filles dans le cadre de l'expression de leur sexualité dans des sociétés où le silence coupable sévit encore. Elle se positionne comme une sentinelle qui alerte contre les méfaits sociaux dont les hommes, premiers responsables de la socialisation des groupes, sont, malheureusement, les vecteurs.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, il convient de noter que *Fatawasel* peut être considéré comme un roman à deux facettes. On peut le saisir comme un roman d'apprentissage ou de formation dans la mesure où il met en évidence les années de jeunesse de Mossane et Fata qui ne sortiront pas indemnes de cet âge à la fois sensible et déterminant dans la vie. C'est aussi un roman de la condition féminine du fait qu'il représente exclusivement les problèmes auxquels les femmes sont confrontées dans la société, notamment les questions afférentes à l'amour et à la sexualité. Par rapport à ces deux derniers points, en montrant comment l'interdit sexuel a été transgressé et quelles ont été ses horribles conséquences, l'auteure apparaît comme une militante engagée, fustigeant les contre-valeurs qui gagnent la société sénégalaise. Celle-ci est une société encore respectueuse de ses traditions sociales et

culturelles, nonobstant son ouverture à l'universel. C'est pourquoi, en partant des réalités de ce milieu, Élisabeth Faye Ngom a adopté un langage et une écriture qui témoignent de ses normes comportementales exigées surtout à l'endroit de la femme et faites de bienséance et de respect de l'autre. Son texte « porte la marque de son lieu et de son moment d'énonciation » (Richard, 1995 : 55).

Ouvrages cités

- AKA, Gisèle. 1994. *Les Haillons de l'amour*. Abidjan : CEDA.
- ASAAH, Augustine H. « Entre "Femme noire" de Senghor et *Femme nue femme noire* de Beyala : réseau intertextuel de subversion et d'échos ». University of Pennsylvania Press. *French Forum, Volume 32, Number 3*, Fall 2007, p. 107-122(Article). En ligne. DOI : <https://doi.org/10.1335./frf.0.0009>. 24 juin 2019.
- BADINTER, Élisabeth. 2010. *Le Conflit, la femme et la mère*. Paris : Flammarion.
- BEYALA, Calixthe. 2003. *Femme nue femme noire*. Paris : Albin Michel.
- CAZENAVE, Odile. 1996. *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris : L'Harmattan.
- COULIBALY, Adama. « Discours de la sexualité et postmodernisme littéraire africain ». *Présence francophone : Revue internationale de langue et de littérature : Vol.65 : N°. 1*, Article 13. En ligne. <https://crossworks.holycross.edu/pf>. 07 janvier 2019.
- DIAL, Fatou Bintou. 2008. *Mariage et divorce à Dakar : itinéraires féminins*. Paris : Karthala.
- DIDIER, Béatrice. 1981. *L'Écriture-femme*. Paris : PUF.
- FRÉMONT, Gabrielle. 1979. « Casse-texte ». *Études littéraires n° 12, 3*. Décembre. p. 315-330.
- GOLDMAN, Lucien. 1955. *Le Dieu caché*. Paris : Gallimard.
- HANE, Khady. 2002. *Le Collier de paille*. Libreville : Ndzé.
- HERZBERGER-FOFANA, Pierrette. 2000. *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*. Paris : L'Harmattan.
- JOUBE, Vincent. 1999. *La Poétique du roman*. Paris : Sedes.
- LANGER, Ullrich. 1999. *Vertu du discours, discours de la vertu*. Genève : Droz.
- LE BRETON, David. 1994. *La Sociologie du corps*. Paris : PUF.
- N'DA, Pierre. « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains africains de la nouvelle génération ». *Éthiopiennes n° 86. Littérature, philosophie et art. Demain l'Afrique : penser le devenir africain. 1^{er} semestre 2011*. En ligne. <http://appela.hypothese.org/1191>. 09 septembre 2018.

- NGOM, Élisabeth Faye. 2018. *Fatawasel*. Dakar : L'Harmattan.
- NKANZA, Kabougo. « L'émancipation de la femme africaine vue à travers "Sous l'orage" de Seydou Badian ». *Présence francophone* n° 14. Printemps 1977, p. 89-95.
- OUATTARA, Vincent. « Dans "la peau d'une femme" ». Interview recueillie par Agnan Kayorgo. En ligne.
http://www.soulieresediteur.com/apropos/978-2-89607-883-1_adp.pdf. 04 janvier 2019.
- . *La Vie en rouge*. 2008. Soulières éditeur.
- PARAVY, Florence. 1999. *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*. Paris : L'Harmattan.
- PATRICK. « La sexualité en Afrique : un sujet tabou ! ». En ligne.
<http://www.scienceacademie.org/la-sexualite-en-Afrique-un-sujet-tabou/>. 04 janvier 2019.
- RICHARD, Alain. 1995. *Littérature d'Afrique noire. Des langues aux livres*. Paris : Karthala.
- SADJI, Abdoulaye. 1958. *Maïmouna*. Paris : Présence Africaine.
- ZIMA, Pierre V. 1978. *Pour une sociologie du roman littéraire*. Paris : 1011 8, UGE.